



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

La Du Barry

Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de

Paris, 1906

III La monarchie Choiseul. - Brutalité du ministre avec madame d'Esparbès. - Influence de la duchesse de Gramont sur son frère. - La Bourbonnaise et les Gazetins. - Diplomatie du Roué aidée et ...

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48032](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48032)

VII

La monarchie Choiseul. — Brutalité du ministre avec madame d'Esparbès. — Influence de la duchesse de Gramont sur son frère. — *La Bourbonnaise* et les *gazetins*. — Diplomatie du Roué aidée et soutenue par la *Chon*. — Rôle protecteur du maréchal de Richelieu. — Le duc d'Aiguillon, le représentant de l'autorité religieuse et monarchique. — Présentation de madame la comtesse du Barry à Versailles. — La perfection et la *mignonne* enfantine de la beauté de la femme.

M. de Choiseul était maître de la France. Il gouvernait par un ministère rempli de clients soumis à la supériorité de ses talents, à l'énergie de sa volonté. Il dominait par ce peuple de créatures groupées sous lui jusqu'au bas de l'État et dévoué à ce qu'on appelait « la monarchie Choiseul ». Il régnait par les appuis qu'il s'était créés à l'étranger, par les obligations personnelles des cabinets européens envers lui, par l'éclat d'un ministère qui avait rendu un semblant de grandeur à la politique de la France, et qui, tout compte fait, avait donné la paix à l'Europe, des alarmes à l'Angleterre, des armes à la Turquie et une province à la France. Il possédait le Roi et s'était établi auprès de lui par l'habitude, la légèreté du travail, l'agrément de l'optimisme, les

grâces de la domination ; et les ennemis mêmes de Choiseul, songeant à l'âge du Roi, et n'attendant plus de ses soixante ans les passions et les changements de la jeunesse, désespéraient d'un revirement du maître et d'une révolution de palais jetant tout à coup à bas *le roi Choiseul*. Cependant le ministre, voulant assurer l'avenir et ne rien laisser au hasard, travaillait à décider le Roi à épouser une archiduchesse d'Autriche : c'était attacher à son ministère une grande reconnaissance, la gratitude d'un trône, et mettre aux côtés mêmes du Roi la garantie de sa faveur. Ainsi garé de tout, que craindrait-il ? Et ne se croyait-il point déjà inébranlable ?

En 1765, un an après la mort de madame de Pompadour, une tentative avait été faite pour arranger madame d'Esparbès avec le Roi et la lui faire afficher. Madame d'Esparbès avait la plus belle paire de mains de la cour, et le Roi s'était laissé prendre à ces jolis doigts qui épluchaient si gracieusement les cerises. Madame d'Esparbès allait être déclarée à Marly, où elle avait un logement, quand M. de Choiseul, dans l'insolence de sa toute-puissance, allant à elle, avec la conscience de l'insulte qu'il allait lui faire, — c'était sur le grand escalier, devant tout le monde, — lui prenait le menton, et, de son ton persifleur, lui demandait : Petite, comment vont vos affaires (1) ? La maîtresse était tuée sous le mot ; l'appartement lui était retiré, et le Roi, auquel Choiseul

(1) Mémoire du duc de Choiseul, remis au Roi en 1765, cité dans la *Revue française*, juillet 1828

contait son persiflage, n'osait aller plus loin avec madame d'Esparbès, qui recevait quelques jours après une lettre de cachet la dispensant de faire sa cour au Roi, et lui ordonnant de se retirer à Montauban, auprès du marquis de Lussan, son père (1).

Aussi fut-ce avec un certain mépris que M. de Choiseul regarda d'abord la nouvelle intrigue. Il y voyait la main de Richelieu, sans daigner se fâcher contre lui. Une dignité froide fut sa réponse aux avances de la maîtresse, qui eût sans doute en ces premiers temps volontiers quitté son meneur pour trouver un allié dans le duc de Choiseul et des amis dans son camp. Puis le ministre arriva à s'apercevoir qu'il n'avait plus affaire à un caprice du Roi, à une autre d'Esparbès. Il vit toute la passion allumée dans le cœur du maître, toutes les attaches et toutes les solidités de la favorite chaque jour plus fortes. La bassesse et aussi l'impossibilité du retour, l'engagement de ses mépris si peu cachés, la noblesse hautaine de son caractère, lui commandaient de s'entêter et de persévérer dans son attitude jusqu'au bout. Au reste, dans cette position où M. de Choiseul devait tomber, il lui manqua la plus grande qualité de son rôle, le sang-froid; il fut mené dans cette guerre avec une femme par la passion d'une femme, de sa sœur, de la duchesse de Gramont.

(1) *Précis historique de la vie de madame la comtesse du Barry.*
Paris, 1774.

Dans le séjour des petits appartements, privés de toute femme depuis la mort de madame de Pompadour, madame de Gramont avait conçu le projet de s'emparer, presque de force, des habitudes du Roi, et d'asseoir sur sa faiblesse de résolution et sa paresse d'esprit une puissance et une faveur qui eussent fait oublier le règne de madame de Pompadour. Et elle se jetait à cette idée avec le feu de sa nature, faisant fond sur son génie vif et mâle, associé de moitié aux spéculations politiques de son frère, sur les séductions de son esprit, et surtout sur une certaine fascination de domination qu'elle croyait avoir (1). Mais le Roi était las du gouvernement des femmes politiques. La mort de madame de Pompadour l'avait délivré, et il ne voulait à aucun prix rentrer sous une servitude de cette sorte. En dépit de ses froideurs, madame de Gramont persévérait; elle mettait son espoir dans l'obstination, dans la suite et l'audace des efforts, dans l'obsession et la violence morale, quand tout ce rêve fut renversé par cette petite fille des rues jetée dans le lit royal. Ce fut cette déception, ce furent ces ressentiments de madame de Gramont qui pesèrent sur la conduite du ministre. M. de Choiseul fut poussé par sa sœur au-delà de l'hostilité. Madame de Gramont l'entraîna aux outrages; elle organisa cette guerre de chansons, de vaudevilles, de ponts-neufs, ce charivari qui ne devait faire qu'enfoncer

(1) *Vie privée de Louis XV.* Londres, Peter Lyton, 1785.

le Roi dans son amour; elle lança la *Bourbonnaise* (1) à tous les échos des carrefours; elle fit chanter par toutes les musiques des lanterniers de Paris et de la province le passé de cette maîtresse du Roi; et, dans le zèle de sa colère, elle soufflait à Voltaire, le chargé d'esprit du ministère Choiseul, le pamphlet du *Roi Pétaut*, où les vengeances de Chanteloup, passant par-dessus la du Barry, allaient jusqu'à son amant.

L'homme qui conduisait madame du Barry, le Roué, le comte Jean, n'était pas un de ces débau-

(1)

AIR : la *Bourbonnaise*.

Quelle merveille !
 Une fille de rien ! } *bis.*
 Une fille de rien,
 Quelle merveille !
 Donne au Roi de l'amour,
 Est à la cour...

Le passé de la maîtresse ne fut pas seulement raconté dans des chansons payées par les Choiseul, il eut la publicité de nombreuses feuilles manuscrites courant sous le manteau, pareilles à celle-ci : « 3 septembre 1768. — Il a paru à Compiègne une comtesse Dubarri qui a fait grand bruit pour sa figure. On dit qu'elle plaît à la cour et que le Roi l'a très-bien accueillie. Sa beauté et cette prompte célébrité ont excité les recherches de beaucoup de gens. On a voulu remonter à l'origine de cette femme, et si on croit ce qu'on en publie, elle est d'une naissance très-ignoble; elle est parvenue par des voies peu honnêtes, et toute sa vie est un tissu d'infamies. Un certain Dubarri, qui se prétend des Barymore et qui l'a fait épouser à son frère, est l'instigateur de cette nouvelle maîtresse. On prétend que le goût et l'intelligence de cet aventurier dans le détail des plaisirs le font aspirer à la confiance du Roi pour les amusemens de Sa Majesté, et qu'il succédera au sieur Lebel en cette partie. »

chés vulgaires qui se noient dans le vin et les plaisirs de la vie où ils roulent. Il avait de la volonté, de l'imagination, et ce feu d'énergie gasconne qui pousse les hommes de son pays aux aventures et les lance à l'inconnu. Au fond de lui vivaient et se cachaient, sous la dissipation des appétits sourds, une activité prête à l'action, la force de sauter à quelque chose de grand, le tourment de désirs longtemps errants et sans but, peut-être l'amertume d'une carrière brisée et de refus essuyés du premier ministre. La nature l'avait jeté dans la vie comme un beau joueur avec l'audace du va-tout. Le monde crapuleux où il avait vécu, la sale et ironique société dont il avait fait la mauvaise connaissance, lui avaient donné ce suprême mépris de l'humanité avec lequel on croit que tout arrive, et par lequel souvent on fait tout arriver. Rien ne devait l'étonner dans sa fortune que l'étonnement des autres; et c'est lui qui bientôt, au grand ébahissement de tous ceux qui, hier, le traitaient de fou, demandera tout haut à Dieu la mort de son frère pour se donner le plaisir de voir cette chose très-piquante : le Roi de France épousant son ancienne maîtresse !

Du Barry était un homme d'observation; il lui avait suffi d'un coup d'œil, le premier jour de l'entrevue, pour deviner, malgré le rire de Lebel et de Richelieu, l'avenir de madame du Barry. De ce jour, du Barry se révéla, et son génie de Mentor apparut. Sur ce grand théâtre de la cour où madame de Pompadour avait été trouvée *caillette*, ce n'était pas

une entreprise facile de maintenir la folâtre fillette de la rue dans le ton, la mesure, la convenance de son nouveau rôle. Il était nécessaire à tout moment de la défendre de son premier mouvement, de la retenir sur le bord d'une maladresse, d'une extravagance, d'une grimace, d'une polissonnerie, de renfoncer au fond d'elle la vivacité et le jaillissement des joies, des chaudes larmes, des petites colères de la grisette. Que de méchants sourires sous les éventails et que de gorges chaudes au dehors procurait aux grandes dames le souper où, dans une dispute avec le Roi, la du Barry, toute pleurarde, s'échappait à dire assez haut pour qu'on l'entendît : « *Vous êtes un menteur, oui, un menteur, et le plus grand menteur du monde (1)!* » Et comme elle amusait les gens avec son innocente interrogation à propos du mercure : « *Ze ne sais pas ce que c'est, ze voudrais qu'on me le dit (2).* » Et quel bonheur encore pour les correspondances ennemies de répéter sa drôlatique façon de demander, — et toujours avec son zéyement enfantin, — de demander des nouvelles de l'entorse de la maréchale de Mirepoix : « *A propos, comment va le vieux pied de la petite maressale (3)?* » Ces bévues, ces bêtises, ces fautes d'éducation, ces trahisons de nature, Jean du Barry

(1) *Correspondance complète de madame du Deffand*, par M. de Sainte-Aulaire. Michel Lévy, 1866, vol. I.

(2) *Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole*. Treuttel et Wurtz, 1812, vol. II.

(3) *Correspondance complète de madame du Deffand*, par M. de Sainte-Aulaire, vol. I.

eut l'art d'obtenir qu'elles ne se répétassent pas trop. Il avait entouré son ancienne maîtresse de la société, de la surveillance de sa laide mais intelligente sœur *Chon*, légèrement bossue, légèrement boiteuse (1). Lui-même, éloigné de la favorite, caché dans l'ombre à Paris, loin de la cour et des curieux, il la couvait, il la suivait, il la guidait, correspondant sans cesse avec elle par un service de petits jeunes gens qui couraient la poste entre Paris et Versailles, et par lesquels il envoyait tout minutés, à la du Barry, son rôle, ses paroles, ses réponses. Enfin, ce fut une direction si savante, et il y eut derrière l'impure *bombardée* à Versailles un souffleur de tant d'attention, de tant d'expérience, que, pendant l'année qui s'écoulait de la première entrevue à la présentation, la maîtresse du Roi ne prêtait pas, pour ainsi dire, au pire des scandales, au ridicule. Le Roué, qui

(4) Jean du Barry avait trois sœurs. L'une, appelée Claire et familièrement *Chon*, par abréviation de Fanchon, ne manquait pas d'esprit et d'un certain sens politique. Elle était teintée de littérature et avait eu l'honneur, racontent les *Anecdotes*, de se voir imprimée dans *le Mercure*. C'était la préférée de la du Barry et l'âme dirigeante de la maison. Un moment, la marquise de Montmorency, pour faire sa cour à la favorite, avait essayé de marier la *Chon* au duc de Boutteville, un seigneur perdu de dettes, mais portant un des plus grands noms de France.

Une seconde sœur, baptisée tantôt la *Pischy*, tantôt la *Bitschi*, et plus tard nommée mademoiselle de la Serre, jouait le rôle d'emplâtre près de *Chon*.

La troisième sœur, appelée *Catin*, était mariée à un paysan de Levi-gnac, un Filieuse, étonné plus tard de se voir anoblir.

Jean du Barry avait deux frères :

Guillaume, mari de la du Barry ;

Élie, qui, admis en reconnaissance des services amoureux rendus par le comte à MM. de Richelieu et de Duras, devenait colonel du régiment de la Reine et épousait mademoiselle de Fumel.

n'avait jamais douté de la victoire, ne craignait plus rien. Au sifflement de la *Bourbonnaise*, il répondait sous main par les *Amours du duc de Choiseul avec sa sœur, madame la duchesse de Grammont* (1), et tout haut par une généalogie des du Barry dressée avec grand fracas en Angleterre, et rattachant les du Barry aux Barymore. Maintenant qu'il avait garé la favorite du *Parc-aux-cerfs*, de cet hôtel banal du caprice, où elle eût disparu avec celles qui ne laissaient pas même un souvenir au Roi, le comte Jean trouvait que le moment était venu de la présentation, et il pressait madame du Barry d'obtenir cette consécration qui donnait à la maîtresse tant de droits : le droit de ne pouvoir être renvoyée, le droit de faire partie des voyages de la cour, le droit de monter dans les carrosses, le droit de loger avec le Roi en public, le droit de se montrer chez le Dauphin, chez les frères du Roi, chez Mesdames, le droit de recommander aux ministres, le droit de recevoir des visites d'étiquette des grands et des ambassadeurs, tous les droits enfin sans lesquels la maîtresse n'était rien que la maîtresse, avec lesquels la maîtresse était la favorite. Voilà ce à quoi du Barry tenait, ce à quoi il poussait madame du Barry sans lui laisser de repos. Il ne se laissait contenter ni par des marques éclatantes d'amour royal, ni par l'ordre envoyé à M. de Marigny de rétablir dans les maisons royales les communications entre les appartements de la

(1) *Mémoires du duc de Richelieu* (par Soulavie). Paris, 1793.

feue marquise de Pompadour et les appartements du Roi, ni par la vilaine mine faite par le Roi aux représentations du comte de Noailles. Il commençait à trouver, malgré tous ces acheminements, que la présentation tardait, et il cherchait à deviner et à tromper le jeu de M. de Choiseul. D'avance, pour la cérémonie qui demandait une femme titrée, il avait découvert à Paris une comtesse de Béarn, fort mal à l'aise, veuve d'un gentilhomme du Périgord qui lui avait laissé en mourant cinq enfants et un grand procès à suivre contre la maison de Saluces : un procès remontant à Montaigne. Du Barry faisait obtenir à la comtesse une provision qui lui permettait de se montrer et de faire son métier de solliciteuse dans un état convenable à sa naissance ; enfin, il lui faisait gagner son procès et s'assurait ainsi d'une marraine dont les négociations de la Vauguyon avec les répugances de Mesdames semblaient annoncer la prochaine entrée en scène.

Dans cette grosse affaire de la présentation, le comte Jean avait l'appui de Richelieu. D'abord indécis, sans grande confiance dans la durée du caprice du Roi, hésitant à se compromettre publiquement à la suite d'une intrigue si basse, tenu d'ailleurs en respect par Choiseul, qu'il redoutait, cajolait et voulait ménager, Richelieu n'était entré que très-soufferrainement dans le parti de la maîtresse ; mais lorsque, par ses rapports journaliers et

familiers avec le Roi, il se fut assuré que le caprice était sérieux et qu'on pouvait faire jeu sur la du Barry, il se risqua. Jaloux de la grande place que M. de Choiseul, « ce brouillon », comme il l'appelait, avait prise dans les habitudes du Roi, de sa dictature dans le ministère, Richelieu entrevoyait une revanche dans l'élévation de la comtesse. Dévoré de dépit, rongé de l'envie secrète d'une grande position politique dont sa réputation de légèreté, d'homme à femmes, de négociateur amoureux, lui avait toujours défendu les abords, il n'avait pas renoncé à ce rêve dont les intrigues de madame de Lauraguais l'avait entêté à la mort du maréchal de Belle-Isle : la place de premier ministre ; et le moins qu'il espérait, c'était d'entrer au conseil derrière la maîtresse devenant la favorite. Le comte Jean eut donc auprès du Roi un allié dévoué. Richelieu mit en œuvre son manège, son parlage, ses petits propos, et jusqu'à ce qu'il savait d'histoire pour mettre le cœur du Roi en paix avec sa conscience. L'affectation de vertu de la cour n'était, selon lui, que dépit et jalousie. Puis le plaisir n'était-il pas le premier des droits du Roi ? Et Richelieu disait encore que ce ne serait point être roi que de ne point imposer son choix à ses ministres et à sa cour. C'est ainsi et de son mieux que Richelieu catéchisait le Roi, le poussait au courage et travaillait à la présentation.

Mais c'était à côté de Richelieu, dans la branche

cadette de sa famille, que madame du Barry trouvait son grand point d'appui, son soutien le plus hardi et le plus sérieux. Elle le trouvait dans ce représentant de l'autorité religieuse et de l'autorité monarchique, le protecteur des Jésuites, l'homme dont toute la vie n'est qu'un duel avec M. de Choiseul, duel qui menace un moment d'avoir l'échafaud pour dénoûment : M. d'Aiguillon.

M. de Choiseul appartient aux jansénistes, aux parlementaires, aux philosophes, à la réforme de l'Église et de l'État, à la première levée de la liberté, à la conspiration de l'avenir. M. d'Aiguillon appartient aux traditions de sa famille, à l'école de son grand-oncle, le cardinal de Richelieu, à la sagesse du passé, à la théorie des droits absolus du pouvoir, au parti de la discipline sociale, à la doctrine qui fait du gouvernement monarchique un bon plaisir tempéré par une théocratie. En ces deux hommes tout est contraire, l'administration intérieure de la patrie, aussi bien que le dessin de ses alliances sur la carte de l'Europe. Ils sont les deux champions et les deux extrémités de leur siècle. La lutte de leurs personnalités est une lutte de principes et les idées du temps s'agitent autour de leurs querelles.

Le duc d'Aiguillon, amant de madame de Châteauroux (1), éloigné en 1745 des petits appartements

(1) Madame de Châteauroux n'était encore que madame de la Tourneelle, et le duc d'Aiguillon que le duc d'Agénois. Le futur ministre de

par la jalousie de Louis XV et tombé en disgrâce pendant de longues années, n'avait obtenu qu'en 1762 les entrées de la chambre, sa rentrée, pour ainsi dire, sur le théâtre de Versailles, où il devenait l'ami intime du Dauphin. Effrayé de l'influence de d'Aiguillon sur l'esprit du religieux prince, et le sachant dès cette heure porté au ministère de la marine par les dévots de la cour, Saint-Sulpice et peut-être les remords de Louis XV, Choiseul avait suscité La Chalotais au vainqueur de Saint-Cast. Là, dans cette province de Bretagne, où les Jésuites, autorisés par le gouverneur d'Aiguillon, prenaient pied pour une restauration, Choiseul avait lancé ce cruel portraitiste des Jésuites dans son fameux compte rendu. Ainsi donc, par-dessus d'Aiguillon, que le parti Choiseul accusait de concussions, par-dessus Choiseul, que le parti d'Aiguillon accusait d'avoir empoisonné le Dauphin et la Dauphine, c'était le jésuitisme et le philosophisme qui étaient aux prises, et ce grand procès aux dix-huit cents témoins devenait l'arène où les deux esprits qui divisent encore la France et se disputent le monde luttent, avançaient, reculaient, triomphaient, succombaient tour à tour, selon les vicissitudes et les contre-coups des choses humaines. Un jour, la disparition de madame de Pompadour faisait entière la domination de Choiseul sur le Roi. Un

la du Barry ne succède à la pairie et ne prend le nom du duc d'Aiguillon que le 31 janvier 1756

autre jour un murmure de Broglie sur la politique autrichienne de Choiseul retirait de son néant et faisait revenir sur l'eau d'Aiguillon. Mais enfin les morts successives du Dauphin, de la Dauphine, de la Reine, avaient laissé l'adversaire du ministre-roi bien faible et tout prêt à succomber dans son duel, dans son long et interminable procès. Et, dans l'abandon où se trouvait d'Aiguillon et les idées dont il portait la fortune, l'ennemi de Choiseul se tournait suppliant vers madame du Barry. Il fallait dans la main du parti dévot une maîtresse déclarée, pour frapper de grands coups.

Malgré ces appuis, la présentation tardait. On était déjà loin du mois de janvier où Paris chaque jour attendait dans une curiosité fiévreuse l'événement. On avait annoncé presque positivement que ce serait pour le dimanche 29 janvier. Mais M. de la Vauguyon, envoyé par le maréchal de Richelieu près de Mesdames pour les informer que, selon le protocole, madame du Barry s'était rendue chez leurs dames d'honneur, avait vu madame Adélaïde tourner brusquement le dos à sa personne et au petit discours dans lequel il lui prêchait la soumission aux volontés du Roi. Ce n'était que partie remise ; la présentation aurait lieu bien certainement le mercredi suivant, jour pour lequel le Roi, reconduisant les duchesses de Choiseul, de Gramont, de Mirepoix, avait seule invité la dernière.

Point. Et, à quelques jours de là, le Roi faisait à la chasse une chute de cheval qui ajournait de nouveau la présentation (1). Au milieu de tous ces retards, la comtesse de Béarn prenait peur des suites que cette présentation pouvait avoir pour elle dans l'avenir, et, simulant une entorse, gardait obstinément sa chaise longue.

En février, madame du Deffand, qui se vantait d'avoir gagné tous ses paris, pariait que la maîtresse ne serait pas présentée, que le Roi ne commettrait pas inutilement cette action indécente.

Les mois de février et de mars se passaient sans qu'il fût question de rien. Le Roi hésitait évidemment. Il était urgent de vaincre ses dernières hésitations, de brusquer ce qui lui restait de pudeur vis-à-vis de ses filles. Le triumvirat du Barry, Richelieu, d'Aiguillon, commandait à sa créature un suprême effort, une scène de larmes où, se jetant aux pieds du Roi, elle le suppliait de faire cesser les propos injurieux sur sa présentation annoncée par les gazettes étrangères et que chaque jour semblait reculer..... Le Roi cédait. Le 21 avril 1769, au retour de la chasse, Louis XV annonçait qu'il y aurait une présentation le lendemain..... qu'elle serait unique..... que c'était celle dont il était question depuis long-

(1) *Lettres de la marquise du Deffand à Walpole*. Treuttel et Wurtz, 1812. — Une lettre missive émanant de la maison du Roi (Archives nationales, O¹ 411) annonce que l'accident arrivé au Roi n'aura aucune suite fâcheuse, qu'il n'y a pas fracture, mais seulement une forte contusion.

temps..... la présentation de la comtesse du Barry (1).

Le grand jour était venu. Paris accourait à Versailles. La curiosité de tout un peuple battait la grille du parc. La présentation devait avoir lieu le soir après l'office. L'heure approchait. Richelieu, remplissant sa charge de premier gentilhomme, était auprès du Roi. Choiseul était de l'autre côté. Tous deux attendaient, comptaient les minutes, s'observaient, guettaient le bruit, épiaient le Roi. Le Roi, mal à l'aise, inquiet, agité, regardait à tout moment sa montre et s'étonnait d'attendre. Il allait et venait, marmottait des paroles qu'il ne finissait pas, s'impatientait du bruit qu'il entendait aux grilles et aux avenues, et dont il demandait la cause à Choiseul. « Sire, — répondait Choiseul avec sa finesse sarcastique, — le peuple, informé que c'est aujourd'hui que madame du Barry doit avoir l'honneur d'être présentée à Votre Majesté, est accouru de toutes parts pour être témoin de son entrée, ne pouvant l'être de l'accueil que Votre Majesté lui fera. »

L'heure est depuis longtemps passée. Madame du Barry ne paraît pas. Choiseul et ses amis rayonnent de joie. Richelieu, dans un coin de fenêtre, sent l'assurance lui manquer. Le Roi va vers la fenêtre, regarde dans la nuit : rien. Enfin il se décide, et il ouvre la bouche pour contremander la présentation. « Sire, voilà madame du Barry, — s'écrie Richelieu,

(1) *Ancédotés sur la comtesse du Barry*. Londres, 1775.

qui vient de reconnaître la voiture et la livrée de la favorite; — elle entrera si vous en donnez l'ordre. » Et, sur ces mots, madame du Barry paraît derrière la comtesse de Béarn (1). Elle entre, parée des cent mille francs de diamants que le Roi lui a envoyés, parée de cette coiffure superbe dont le long échafaudage lui a fait manquer l'heure de la présentation, parée d'un de ces habits triomphants que les femmes du dix-huitième siècle appelaient « un habit de combat », armée de cette toilette où les yeux d'une aveugle, l'intuition de madame du Deffand, voient le destin de l'Europe et le sort des ministres (2). Et c'est une apparition si rayonnante, si éblouissante, qu'au premier moment de surprise les plus grands ennemis de la favorite ne peuvent échapper au charme de la femme et renoncent à calomnier sa beauté (3).

Toutes les figurations, tous les portraits, toutes les images que madame du Barry a laissés d'elle, tous ces miroirs d'immortalité de la beauté mortelle, le marbre, la toile, l'estampe, montrent et réfléchissent à nos yeux les plus charmantes séductions de

(1) *Mémoires du maréchal duc de Richelieu* (par Soulavie). 1793. vol. IX.
— *Vie privée du maréchal de Richelieu*. Paris, Buisson, 1791, vol. II.

(2) *Lettres de la marquise du Deffand*. 1812, vol. II.

(3) *La Gazette de France* annonce en ces termes la présentation. « *De Versailles, le 26 avril 1769*. Le 22 de ce mois, la comtesse du Barry a eu l'honneur d'être présentée au Roi et à la Famille royale par la comtesse de Béarn. »

la forme, les plus délicats attraits, la plus mignonne perfection d'un corps et d'un visage, qui semblent réaliser l'idéal de la jolie femme française du dix-huitième siècle (1).

Ses cheveux étaient les plus beaux, les plus longs, les plus soyeux (2), les plus blonds du monde, et d'un blond cendré, et bouclés comme les cheveux d'un enfant, — des cheveux qui gardent au front de la femme comme une adorable survivie de la petite fille. Elle avait, contraste charmant ! des sourcils bruns, et des cils bruns recourbés, frisant presque autour de ses yeux bleus, que l'on ne voyait presque jamais entièrement ouverts (3), et d'où coulaient de côté des œillades allongées, des regards à demi clos qui étaient le regard de la volupté. Puis c'était un petit nez finement taillé et l'arc retroussé d'une bouche délicieusement mignarde. C'était une peau, un teint, que le siècle comparait à une *feuille de rose tombée dans du lait*. C'était un cou qui semblait le cou d'une statue antique, allongé par le Parmesan pour se balancer délicatement sur de rondes épaules

(1) Nous traçons ce portrait de madame du Barry surtout d'après les deux portraits de Drouais de la vente Devère (17 mars 1755), portraits qui nous semblent les originaux exposés au Salon de 1769.

(2) A la correspondance amoureuse de madame du Barry avec lord Seymour, possédée par M. Barrière, était jointe une mèche de cheveux de la favorite. J'ai pu toucher ces cheveux, je n'ai jamais rencontré de cheveux de créature humaine ressemblant aussi complètement à de la soie.

(3) *Souvenirs de madame Vigée-Lebrun*. Fournier, 1835, vol. I. — C'est bien là le regard minaudier, le regard en coulisse des deux portraits exposés par Drouais en 1769, et que critique le salonnier des *Mémoires secrets sans avoir vu madame du Barry*.

très-abattues. Et encore un bras, un pied, une main.... et mille beautés de détail. Il y avait en elle la jeunesse victorieuse, la vie et comme la divinité d'une Hébé; autour d'elle flottait cette atmosphère d'enivrement, cette lumière de déesse amoureuse qui faisait chanter à Voltaire devant un de ses portraits :

L'original était fait pour les dieux!